

Propos recueillis par Marine Landrot
Photos Jean-François Robert
pour Télérama

Elle se dit «*écrivain*», volontairement au masculin, une trace assumée de ses joyeuses incohérences et du temps qui passe. Voilà trente ans qu'Agnès Desarthe, 55 ans, fait caracolier sa fantaisie et son intelligence, au sommet de la littérature jeunesse et de la littérature «*vieillesse*», pour employer une formule qu'elle aime. Côté enfants, elle a fait renvoyer un bébé de la crèche pour comportement asocial dans *Comment j'ai changé ma vie* 1 et flanqué la honte à une écolière avec le surnom de «*Mimollette de midi*» dans *Les Grandes Questions*.

Côté adultes, elle a fait crier «*M'adapter m'exalte!*» à une originale reconvertie en patronne de restaurant dans *Mangez-moi* 2, jeté une fille sans le sou à l'assaut du Paris de 1900 dans *Ce cœur changeant*, traduit de l'anglais des livres de Virginia Woolf, Alice Munro, Cynthia Ozick... Son nouveau roman, *L'Éternel Fiancé*, joue la partition endiablée d'une valse à mille temps, dansée par un couple impossible, depuis la maternelle jusqu'à l'âge adulte. Un livre accompli, brillant et profond, à l'image d'Agnès Desarthe, que ses amis comparent à un canard : «*En surface, ça glisse, en dessous, ça pédale.*»

Vous avez de multiples cordes à votre arc.

D'où vient votre énergie débordante ?

Je ne me sens ni débordante ni débordée. Au contraire, j'ai l'impression de n'être rien. Je suis toujours étonnée quand un livre sort. Comme si ce n'était pas moi, comme si je constatais de l'extérieur un phénomène que j'abrite. Sur l'instant, la concentration me permet d'être entièrement écrivain pour la jeunesse, entièrement écrivain pour les adultes, entièrement traductrice. De même que si vous avez plusieurs enfants, vous êtes entièrement la mère de chaque enfant. Ça se multiplie, sans rien retrancher. Je prends très au sérieux mon métier et je l'exerce avec une joie incroyable, mais je ne l'associe pas à ma personne. Je

suis la dame qui habite la maison après le stade. Je suis la mère de la petite fille qui a commencé tel instrument de musique. Mais je ne pense jamais à moi en tant qu'écrivain.

Qu'avez-vous appris sur vous en presque trente ans d'écriture ?

Je ne m'intéresse pas assez à moi pour me poser la question. «*Moi*», c'est comme une maison sans fenêtres. Je ne pourrais pas habiter un endroit pareil. J'ai besoin de regarder dehors, sinon, je me morfonds. Je ne m'assois jamais face au mur, quelle punition ! Je ressens le même type d'ennui mêlé d'angoisse à me demander qui suis-je, où vais-je, pourquoi-je, quand-je...

Voilà pourquoi vous êtes aussi peu portée sur l'autofiction ?

Mais on est déjà tellement tout le temps soi, c'en est assourdissant ! J'ai une vraie passion pour l'effacement dans le travail. D'où mon goût pour la traduction, que je résume par ce slogan : «*Un mois de vacances, vacances du moi!*» Quand on traduit, l'ego n'est pas engagé. On est un outil et c'est exaltant. Comme n'importe quel moi, mon moi a beaucoup d'exigences, beaucoup de désir. Il geint, il réclame plus d'attention, plus d'argent. Il est avide, il est affolé. Il veut être rassuré, il veut être aimé. Dès qu'il surgit, j'ai envie de lui dire : «*Écoute, tu t'assois, tu prends un puzzle, tu te calmes et tu n'interviens plus!*» La littérature est trop considérable pour la laisser entre les mains de cet enfant capricieux.

L'humour est prédominant dans vos romans...

Un jour, une libraire m'a dit : «*J'ai bien aimé votre livre, mais je ne comprends pas pourquoi vous avez eu besoin de mettre de l'humour dedans.*» C'est comme si on me disait : «*J'ai bien aimé le repas, mais je ne comprends pas pourquoi il a du goût*»... Le rire est mal perçu dans la littérature française. Il ne fait pas partie des canons. En France, l'humour peut être présent dans les pastiches, dans la satire, mais dans un roman, non. Or c'est mon outil essentiel. Le seul qui me permette d'aborder de manière précise, aiguë, les sujets les plus difficiles. Sans humour, il me manque toujours quelque chose. J'ai d'ailleurs tendance à voir des traces d'humour même chez des écrivains réputés très sérieux, voire sinistres. Virginia Woolf, par exemple, me fait éclater de rire. Et Marcel Proust : tordant !

Vous êtes un spécimen rare de romancière française «à l'américaine», avec ce mélange de drôlerie, de rapidité, d'aisance narrative...

Adolescente, je lisais peu, essentiellement des auteurs américains et toujours les mêmes. Salinger n'a écrit que quatre livres, mais je les ai lus dix fois, alors c'est comme s'il en avait écrit quarante ! Enfant, j'ai aussi entendu une multitude de contes picaresques, racontés par ma grand-mère paternelle analphabète, originaire de Libye. Tout cela a fabriqué mon attirance pour la fiction, qui n'est pas un goût très français. Quand j'écris un livre, je garde un vrai plaisir enfantin de l'histoire que je me raconte à moi-même. Je suis par nature une personne naïve. Ma fille a réussi à me faire croire pendant une semaine qu'au pays de Caux, là où on habite, on ne disait pas «*soutien-gorge*» mais «*porte-seins*». Et moi, émerveillée : «*Oh, comme c'est joli!*»... J'adore croire, cela rajoute de l'espace à la vie. »

» **Comment disciplinez-vous votre imagination, lorsque vous écrivez ?**

À mes débuts, je faisais des plans, mais je me suis vite aperçue que dès la troisième page j'étais à un kilomètre de l'axe. Alors je me suis mise à considérer le roman comme une grande traversée à bord d'un navire. Je commence par faire provision : j'absorbe le monde autour de moi, avec une petite arrière-pensée. Une idée apparaît, comme une bulle qui éclate, souvent complètement saugrenue, qui ne ressemble jamais à ce que j'aurais prédit. Mon prochain livre a toujours une tête d'intrus. Puis je me mets vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans un état de transe. Le mot n'est pas trop fort. En apparence, cela ne se voit pas, je suis normale. Mais dans ma tête, il y a comme un théâtre, avec des gens qui parlent, se rencontrent, se disputent. Je prends note de leurs conversations, à la main, dans le désordre. Soudain, la transe prend fin. Alors arrive une phase plus statique, où j'ai l'impression d'être assise sur un quai de gare, et d'attendre. Je regarde les trains qui s'arrêtent et je me dis : « Non, pas celui-là... Pas celui-là non plus... » Ces trains sont des phrases qui viennent puis repartent. Jusqu'à ce qu'une phrase arrive et que je me dise : « Avec elle, je peux aller quelque part. » Là, je monte à bord et je passe à l'ordinateur pour l'écriture finale.

Parfois, des personnes réelles surgissent, comme Agnès Varda, dans votre dernier roman. Pourquoi elle ?

J'ai vu arriver ce personnage de vieille dame avec la tête d'Agnès Varda, et je n'allais pas lui dire : « Enfin, va te remaquiller, tu dois avoir un chignon blanc, puisque tu es une grand-mère ! » Avec une visite pareille, je fais l'économie d'une description, j'enfoncé l'épingle dans le corps du papillon. Agnès Varda fait partie de mon panthéon personnel. J'aime sa façon d'être soi tout en étant une île. De ne pas se plier à une représentation convenue du féminin, sans éviter la question pour autant. Elle avait une espèce de tranquillité, ce qui ne veut pas dire qu'elle ne souffrait pas. Voir un film d'Agnès Varda, ou l'écouter parler, me donne du courage. Elle est une de ces figures admirables, pas du tout terrifiantes, qui rendent la vie plus facile.

Vos personnages de femmes sont forts.

Que pensez-vous de l'essor féministe actuel ?

Ma génération s'y est crue. Elle s'est un peu vue belle, je crois ! On a idéalisé notre capacité à ne pas devenir de vieux cons – d'ailleurs, on dit plus souvent « vieux cons » que « vieilles connes »... mais chut ! On pensait que cela ne pouvait pas nous arriver. Après tout, on était les enfants de 68, tellement sympas, tellement ouverts, tellement éclairés. Et la minute d'après : « Han, ça y est ! C'est nous les vieux cons ! »... J'adore ce moment qu'on est en train de vivre. Cela me passionne de devoir évoluer, d'identifier mes zones de crispations, de résistances, d'agacements. D'essayer de faire le

voyage qu'on me propose, de me décentrer, de changer mes représentations aliénantes, tout en sachant qu'elles seront remplacées par d'autres.

La narratrice de *L'Éternel Fiancé* se demande comment faisaient nos grand-mères quand elles étaient tristes. Cette question vous hante-t-elle ?

Penser que pendant des millénaires les femmes ont été dans l'impossibilité totale de sortir de leur condition, ne serait-ce qu'une minute, pour pouvoir dire « Je ne me sens pas très bien, là », est un motif de grand tourment pour moi. J'ai besoin de prendre le temps d'écouter la sonorité de leur silence. Aujourd'hui, j'ai l'impression qu'on passe directement de la femme ancienne, archaïque, profondément inscrite en nous toutes, à une femme qui a rompu les amarres. La table rase est nécessaire, mais elle me crée une petite tristesse, car on risque de casser quelque chose de précieux. Avant de hurler, écoutons la rumeur des voix trop longtemps étouffées, dans lesquelles il y a beaucoup à puiser. Avec la volonté de rendre grâce. J'écris depuis ce silence.

Que vous ont légué les femmes de votre propre généalogie ?

Mon arrière-grand-mère paternelle libyenne avait 9 ans le jour de son mariage. Neuf ans ! Je me souviens très bien de la petite fille que j'étais à cet âge-là. J'éprouve un grand vertige à l'idée que la femme que je suis aujourd'hui descende d'une ancêtre mariée si jeune. Quel gouffre ! Je me demande comment elle faisait avec le corps. Est-ce qu'elle voyait son mari comme un animal ? On est proche du cauchemar, en fait. Ce mariage arrangé en dit long sur la femme-objet. Pas tant la femme objet de désir que la femme objet de transaction. Ma grand-mère, sa fille, s'est mariée à 16 ans. Veuve à 34 ans, avec dix enfants. Comme ne pas être écrabouillées par de tels destins ? Voilà des exemples de femmes qui n'ont jamais pu se demander de leur vie : « T'es contente, là, maintenant, tout de suite ? » Dans la famille de ma mère, d'origine russe, le modèle était un peu différent, mais pas très flamboyant. Cela paraissait naturel d'être au service d'un homme. On faisait pour monsieur, c'était la norme. Je suis donc issue de femmes pas très bien traitées par la vie...

Mais vous êtes la fille d'un éminent pédiatre psychanalyste, Aldo Naouri...

Quand j'étais petite, mon père disait toujours : « Je suis un PPQ », un petit pédiatre de quartier ! C'était vrai. Un génial pédiatre, mais un simple docteur de quartier. J'ai grandi avec cette figure-là. Il est devenu célèbre plus tard, après que je suis partie de la maison. Le prisme médiatique déforme incroyablement l'expérience réelle. De l'extérieur, les gens pensent que je suis une romancière de bonne famille, élevée dans l'abondance, par un père illustre. Mais si je secoue ma tête et que je fouille dans mes souvenirs, je

« En apparence, je suis normale. Mais dans ma tête, il y a comme un théâtre, avec des gens qui parlent, se disputent. »



vois l'exil, la langue perdue, la misère. Et du côté de ma mère, dont le père est mort à Auschwitz, je vois l'ombre de l'extermination, terrifiante, écrasante, considérable. La Shoah était encore récente quand je suis née, en 1966. Vingt ans seulement ! Mon iceberg personnel est plein de cette épouvante. La partie émergée dont on me parle si souvent, à savoir la notoriété de mon père, est très petite par rapport à l'inertie violente de mon passé familial.

Dans votre nouvelle *Ce qui est arrivé aux Kempinski*, vous imaginez une exposition de photos intitulée « La tête que font les gens quand je leur dis que je travaille sur la Shoah »...

Grâce à mes doubles origines, j'ai toujours au moins une « problématique » à la mode. Aujourd'hui, quand je parle de ma famille maternelle, on me fait comprendre que les gens se sont « lassés de la Shoah ». En revanche, quand je dis que mon arrière-grand-mère était arabophone, c'est plus tendance. Je ne peux pas m'empêcher d'avoir de l'humour noir par rapport à cela. Je me souviens du racisme au quotidien subi par mon père, avec ses cheveux frisés et sa tête d'arabe,

À LIRE



L'Éternel Fiancé

éd. de l'Olivier,
252 p., 19 €.

dans les années 1970. Un jour, sa voiture est tombée en panne. Il est entré dans un café, et il a demandé un téléphone. On le lui a jeté à la figure. Il a composé son numéro pour appeler son cabinet et il a dit : « Allô, bonjour, c'est le docteur Naouri. » Alors là, tout à coup : « Mais asseyez-vous docteur, vous voulez un café ? »... Cette histoire est arrivée à mille autres, et arrivera hélas encore. Dans les années 1980, c'était « cool » d'être juif. Et puis soudain, c'est devenu moins cool. Question de mode. Pendant ce temps, la haine circule et s'attaque à ceux-ci ou à ceux-là. Rien n'est intégré, rien n'est réglé, rien n'est classé. Il faut sans arrêt rester en alerte et en mouvement, pour échapper à la catastrophe.

Votre nouveau roman est dédié à votre prof de musique du collège, que vous qualifiez de « fée ». Qui était cette Annick Chartreux ?

Elle était l'incarnation de la musique, avec un charisme incroyable, une pédagogie exceptionnelle. L'orchestre dans mon dernier livre est inspiré de son orchestre du lycée Claude-Monet à Paris. Elle avait monté *L'Opéra de quat'sous*. Il fallait être à la hauteur, mais tout le monde voulait être à la hauteur. Elle faisait des arrangements incroyables pour que chacun puisse jouer. Qui voulait venait. On pouvait avoir des gens qui avaient fait six mois de flûte à bec. Les élèves qui jouaient du triangle étaient super valorisés. Les enfants sont sensibles au fait qu'on les sorte ainsi de leur condition d'inférieurs, de menu fretin. Cette prof a été une vraie chance, et beaucoup d'élèves sont ensuite devenus des musiciens professionnels. J'ai retrouvé cette atmosphère avec l'orchestre d'harmonie de mon village, où je joue maintenant de la flûte traversière. J'avais arrêté la flûte à 19 ans. Et puis récemment j'ai eu un pépin de santé qui m'empêchait totalement de marcher. Alors j'ai ressorti ma flûte, en guise de promenade. J'ai pris une vieille partition, les doigts savaient où étaient les notes, ils n'avaient rien oublié. Ça m'a émue !

Qu'aimez-vous tant dans la pratique de la musique ?

Le fait de pouvoir reprendre pour corriger. Quiconque a vécu des événements bouleversants aime retourner en pensée au moment qui a précédé la tragédie. On dit « la vie continue », mais non, la vie s'arrête, et on reprend ailleurs. En musique, on peut reprendre à l'endroit d'avant la catastrophe et repartir de ce point-là. J'aime cet effet d'apaisement de la douleur, qui passe par la réparation. J'ai une série de doubles croches à un tempo très rapide, je trébuche et, à force de revenir dessus, j'y arrive, je passe, j'avance. Une autre chose me bouleverse : la musique disparaît dès qu'elle apparaît. Quand j'écoute du classique, je guette certaines modulations, mais elles ont déjà disparu quand je les retrouve. J'ai toujours l'impression d'essayer de capturer une émotion qui n'a pas de place dans le temps. L'éprouvé de la musique est à l'image de l'éprouvé d'une vie. On ne va nulle part et on y va très vite. C'est tellement beau et pourtant déjà fini ●

1 Les romans jeunesse d'Agnès Desarthe sont publiés aux éditions L'École des loisirs.

2 Ses romans pour adultes sont publiés aux éditions de l'Olivier.